

Ludovic Savatier (1830-1891)

Première Partie : Médecin de la Marine et Père de la botanique moderne au Japon



Christian Polak (1)

Depuis l'établissement des relations du Japon avec l'Europe au ^{xvi}^e siècle, excepté les pionniers Engelbert Kaempfer (1651-1716), Carl Peter Thunberg (1743-1828) ou Philipp Franz von Siebold (1796-1866), rares sont les scientifiques étrangers qui ont pu travailler au Japon, notamment dans le domaine de la botanique. Le premier Français à s'intéresser à la botanique de l'Archipel est un médecin de la Marine, **Ludovic Savatier**, qui se passionne pour les nouvelles fleurs et espèces qu'il rencontre lors de son premier séjour en 1863. Le docteur Savatier revient, deux ans plus tard, attaché à l'arsenal de Yokosuka. Pendant dix ans, il travaille au premier grand répertoire botanique du Japon en latin, en collaboration avec le Muséum d'Histoire Naturelle de Paris et de nombreux savants japonais, ainsi qu'à de nombreux autres ouvrages qui feront de lui le père de la botanique moderne au Japon.

Ce premier volet d'un ensemble en trois parties retrace les péripéties du premier séjour au Japon du médecin Savatier, et nous livre ses premières impressions sur le Nippon et sur la tension qui règne entre les seigneureries du Sud et les puissances étrangères, tension qui annonce la première bataille de Shimonoseki.

Le Lien

Parmi la cinquantaine de collaborateurs français rattachés à Léonce Verny, directeur de la construction de l'arsenal de Yokosuka de 1865 à 1876 (voir *Soie et Lumières*, p. 106 à 121), nous avons plus particulièrement remarqué le médecin Ludovic Savatier, tout simplement grâce à son petit-fils Jean Raoulx qui nous le fait connaître plus intimement en reprenant des extraits de ses lettres du Japon dans un article désormais de référence « *Les Français au Japon, La création de l'arsenal de*

Yokosuka », publié dans la Revue Maritime en mai 1939.

Ces lettres du docteur Savatier, que nous allons découvrir plus tard botaniste à ses heures perdues, nous content en détail la vie quotidienne de l'arsenal et du village français de Yokosuka où vivent une cinquantaine de familles. Plus que des extraits, notre curiosité nous pousse à découvrir l'intégralité du contenu de ces lettres. En juillet 1998, nous prenons contact avec la Bibliothèque scientifique du Muséum d'Histoire Naturelle de la Ville de La Rochelle. Nous y trouvons une aide efficace en la personne de Madame Chantal de Gaye qui nous guide dans nos recherches relatives aux descendants de Ludovic Savatier, originaire de l'île d'Oléron. Elle nous met en contact avec le descendant direct, Michel Savatier, que nous rencontrons le 30 juillet 1998. Inspecteur départemental de l'Éducation nationale et écrivain, Michel Savatier s'intéresse depuis toujours à ses ancêtres qui ont formé une célèbre famille de la région charentaise. Il a rassemblé des documents sur chacun d'eux, notamment sur le médecin du Japon, et conserve de nombreux souvenirs dans la maison que ce dernier habitait jusqu'à ses derniers jours à Saint-Georges d'Oléron. Michel Savatier nous montre le manuscrit de Jean Raoulx, cité plus haut, et accepte de nous fournir copies de nombreux documents et photographies, dont celle de la transcription qu'il a lui-même effectuée des 200 lettres que le docteur Savatier a adressées depuis le Japon de 1865 à 1876 à son correspondant et ami, Adrien Franchet (1834-1900), directeur de l'herbier du Muséum d'Histoire Naturelle de Paris. Michel Savatier nous indique également de nouvelles pistes ou sources, comme les dossiers individuels de Léonce Verny et Ludovic Savatier conservés

aux Archives du Service Historique de la Marine (aujourd'hui Service Historique de la Défense) et les dossiers de la Division Navale de Chine et du Japon. Il nous signale aussi le passage du professeur japonais, Yusuké Takenaka, président de la Société franco-japonaise de Pharmacie à Tokyo, qui, en grand spécialiste de la botanique, a entrepris depuis une vingtaine d'années des recherches sur les travaux du docteur Savatier.

Nous remercions ici très sincèrement Chantal de Gaye et Michel Savatier pour leur dévouement, soutien et générosité. Ce dernier nous fera parvenir ultérieurement la transcription des lettres que son ancêtre avait adressées à ses parents et à sa sœur Angèle lors de son premier séjour au Japon de 1863 à 1864, lettres inédites que nous présentons pour la première fois à nos lecteurs.

À Tokyo nous avons également rencontré le professeur Takenaka qui a mis gracieusement à notre disposition toutes ses publications relatives aux travaux du médecin charentais, et que nous remercions sincèrement à la fois pour ses conseils et sa disponibilité.

L'apprentissage par de longues navigations et un séjour en Inde

Né à Saint-Georges d'Oléron (île d'Oléron dans le département des Charentes-Maritimes), le 19 octobre 1830, d'une famille bourgeoise des plus honorables de la région, installée sur l'île dès le ^{xvi}^e siècle, fils de Pierre Louis Prosper Savatier et de Jeanne Bruneau, Ludovic Paul Amédée Savatier commence sa scolarité au séminaire de Montlieu, puis à l'institution ecclésiastique de Pons. En octobre 1849, il est admis à l'École de Méde-

(1) N.D.L.R. : Christian Polak, historien des relations entre la France et le Japon, chercheur-associé au centre de recherche sur le Japon de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS) ; ses travaux portent aussi sur l'œuvre des Français au Japon dont le botaniste et médecin de la Marine Ludovic Savatier ; mécène et organisateur d'expositions françaises au Japon et japonaises en France. Parmi ses nombreuses publications, trois ouvrages devenus références : « *Soie et Lumières* », Hachette Fujingaho, 2002 et « *Sabre et Pinceau* », Chambre de Commerce et d'Industrie Française du Japon, 2005 mais aussi « *Lys et Canon* », Chambre de Commerce et d'Industrie Française du Japon, 2013].
Iconographie Collection Christian Polak.

cine Navale de Rochefort. Deux ans plus tard, il est affecté aux équipages de ligne de Rochefort. Il s'attache ensuite à passer les nombreux examens et concours qui lui permettent de gravir les premiers échelons de la hiérarchie, ceci malgré les navigations, les campagnes et les séjours aux colonies.

Ainsi, en 1852, Ludovic Savatier est affecté à Saint-Pierre au Service de Santé de la Martinique, mais, atteint de fièvre jaune, il est ramené en France, débarqué à Brest en septembre 1853, et affecté à l'Hôpital Maritime de Rochefort. L'année suivante, il participe à la guerre de Crimée en Mer Noire à bord du *Charlemagne*, mais atteint d'accès de fièvres intermittentes, il est obligé de rejoindre l'Hôpital Maritime de Rochefort en juillet. À la fin de cette année 1854, il reçoit un témoignage de satisfaction du ministre du Commerce ainsi que du ministre de la Marine, et une lettre de satisfaction du Préfet pour sa belle conduite pendant l'épidémie de choléra à l'île d'Oléron, où il avait rejoint ses parents pour un congé de convalescence.

Après avoir passé l'année 1855 à l'Hôpital de Rochefort, le jeune médecin est admis au grade de chirurgien de deuxième classe et destiné pour l'Inde où il arrive en 1856 affecté quelques mois à l'Hôpital Maritime de Pondichéry, puis à celui de Karikal, ensuite à celui de Chandernagor jusqu'en juin 1857, enfin à l'Hôpital Maritime de Yanaon jusqu'en décembre 1858. En tant que délégué du gouvernement, il est chargé, en janvier 1859, pour le service d'immigration, d'accompagner des émigrants de Pondichéry à Fort-de-France en Martinique sur un navire de commerce, la *Junon*. Notre chirurgien a passé trois ans en Inde dans les comptoirs français et revient des Antilles à Rochefort en août 1859, de nouveau affecté à l'Hôpital Maritime pour quelques mois, avant d'être détaché pour deux années à la Fonderie de Ruelle jusqu'en fin décembre 1861.



Médecin Principal Ludovic Savatier.

L'arrivée au Nippon

Ludovic Savatier reprend la mer en janvier 1862, embarqué sur le *Tancrede*, aviso à vapeur de 76 hommes d'équipage commandé par le lieutenant de vaisseau Julhiet, à destination de l'Extrême-Orient, naviguant pendant toute l'année 1862 et le début de 1863, dans les mers de Chine, de Cochinchine et du Tonkin (Saïgon, Hong-Kong, Amoy, Shanghai, Woo Sung et Ning Pô). Le *Tancrede* se dirige ensuite vers le Japon et arrive à Yokohama au début du mois de mai 1863. Dans une lettre adressée à ses parents, datée du 19 mai, Ludovic Savatier nous donne ses premières impressions toutes personnelles sur les relations entre les puissances européennes et le Nippon (nom donné à l'époque à l'île principale de l'Archipel, Honshu) ainsi que sur les Japonais :

«...Nous n'avons pas mis six jours pour aller de Shanghai à Yokohama (le port de Yedo) qui se trouve tout à fait à l'extrémité sud-est de l'île de Nippon. Cette si courte traversée a été favorisée par une mer très belle, un fort bon vent pendant tout le temps et une température délicieuse. Nous avons trouvé ici la Sémiramis et une douzaine de navires de guerre anglais, ce qui est toujours la proportion ordinaire pour les deux marines.»

Leurs soldats, excessivement braves et fiers de leurs droits...

« Les affaires politiques du Japon sont terminées ; elles ne l'ont pas été à l'avantage des Européens. Il est vrai que selon leur habitude, le bon droit était loin d'être de leur côté et la guerre avec le Japon serait déjà finie si l'on avait eu affaire avec des Chinois, des Annamites ou des Indiens, mais ce sont d'autres lièvres que les Japonais ! Ils ne se laissent pas effrayer par les grimaces des Européens. La guerre est finie, oui, mais c'est parce qu'elle n'a pas commencé. Les Anglais y ont regardé à deux fois, et ils ont agi sagement, nous aurions été éreintés. On s' imagine peu en France qu'il y a à l'autre bout du monde un peuple qui a comme nous des carabines à tige, des canons rayés, des bateaux à hélice dont ils se servent au moins aussi bien que nous ; quant à leurs soldats, ils sont excessivement braves et fiers de leurs droits. Ce ne sont pas comme chez nous des gens appelés par la force, par une loi ou pour de l'argent, à donner leur bravoure pour leur pays. C'est une espèce de chevalerie qui existe dans ce pays ; ce sont des gens de bonne volonté qui servent. Et voilà ce que nos braves troupiers de France appellent des sauvages. Je vous assure que ce que j'ai vu du Japon, et j'ai fort peu vu, m'a donné une haute idée de ce peuple. Ils ont une physionomie européenne seulement leur tête est très grosse et les yeux un peu obliques. Leur peau est certainement aussi blanche que la nôtre, et plus que la mienne.»

Une grande tension règne entre les autorités du Japon et les puissances européennes, tension due aux nombreux assassinats commis contre les Européens par les Japonais xénophobes opposés à l'ouverture du pays. Malgré cette irritation, Ludovic Savatier porte un regard lucide sur les événements et sur l'attitude des Japonais dont il prend la défense. Puis le futur botaniste nous fait part de son ravissement devant la beauté du pays :

« Quant au pays même c'est certainement de tous ceux que j'ai encore vus, celui qui m'a causé la plus agréable surprise pour la beauté. C'est un pays très montagneux. Jusqu'au bord de la mer se trouvent des collines très pittoresques, couvertes d'une végétation luxuriante. Tous les environs sont très bien cultivés. Il y a des fleurs magnifiques : des lys, des camélias, des hortensias de toute beauté, et une foule d'autres plantes que je n'ai pas encore eu le temps d'étudier... Nous trouvons ici beaucoup de fruits que nous n'avions pas encore en Chine : des poires (pas très bonnes), des abricots, des pêches, des framboises, mais tout cela de qualité inférieure à ce que nous avons obtenu par la culture en Europe.»

Une lettre suivante datée du 26 juin 1863 et adressée à ses parents, nous donne plus de détails sur cette tension qui semble monter de jours en jours au sein de la communauté étrangère :

« ...De ce curieux pays que personne ne connaît, et le plus beau de ceux que j'ai encore jamais vus, la situation des Européens à Yokohama est toujours fort tendue, comme il arrive souvent on a voulu traiter les Japonais en peuple conquis ; ces derniers qui sont fiers, braves et courageux ne l'ont pas entendu ainsi. Nos amis les Anglais ont voulu montrer les dents, les Japonais en ont assommé quelques-uns. Plaintes des Anglais, depuis six mois, menaces continuelles devant lesquelles le Japon n'a pas cédé un pouce de terrain. Enfin il fut convenu que le Japon paierait une indemnité à la condition que les Anglais reconnaîtraient n'avoir rien reçu !... »

Les Français ont la cote

« Pour nous, Français, nous restons neutres, et avons déclaré aux Japonais que nous ne nous mêlerions pas à cette querelle. Je ne sais quelle est l'opinion du gouvernement japonais à notre égard, toujours est-il que dans la ville de Yokohama, les Japonais nous préfèrent de beaucoup aux Anglais. La langue japonaise est facile, on arrive promptement à se faire comprendre et ces braves gens ne demandent pas mieux que de nous avoir avec nous. Il n'y a guère que la noblesse et surtout les militaires (qui sont tous nobles) qui ne veulent pas du commerce des Européens : le peuple ne demanderait pas mieux que de nous avoir, mais ici comme partout ailleurs, c'est le sabre qui fait la loi.»

Plus loin quelques commentaires sur la campagne autour de Yokohama et sur ses magasins, le botaniste a commencé son travail :

« La campagne est ravissante et j'y vais souvent, mais nous sommes obligés de restreindre nos courses à un petit rayon ; j'ai récolté quelques plantes ; je me suis mis ensuite à ramasser des insectes, j'en ai de fort jolis. Rien de pittoresque, de gracieux, d'accidenté comme cette campagne. Partout des vallées couvertes de récoltes, des collines bien boisées et couvertes de beaux arbres : pins, sapins, châtaigniers, cèdres... De l'eau vive, de la verdure, beaucoup d'ombrages. Les paysans sont d'une affabilité très grande pour nous ; il n'est pas de ferme de campagne où on ne nous invite à prendre une tasse de thé ou un verre de saqué (vin de riz)...

« Il y a dans la ville de Yokohama des magasins de toute beauté où on vend toutes ces japonaiseries qui en France se vendent au poids de l'or. Toutes ces choses ont depuis quelques mois doublé ou triplé de prix à cause de la crainte qu'on a de voir rompre les relations commerciales avec l'Europe. Aussi j'attends pour faire quelques petites emplettes... »

L'amiral Jaurès proclamé protecteur de Yokohama

La lettre du 1^{er} juillet 1863 adressée à Angèle par Ludovic Savatier nous annonce que son grand chef, l'amiral Charles Benjamin Jaurès (1808-1870), commandant de la division navale des Mers de Chine et du Japon, est proclamé protecteur de Yokohama par les autorités japonaises :

« ...De ce conflit qui s'est engagé il y a quelques mois entre les Anglais et les Japonais il en est au moins résulté ceci : que les actions des Français sont singulièrement à la hausse. Les Japonais nous préfèrent de beaucoup aux Anglais et nous pouvons circuler partout. Notre amiral s'est bien débrouillé et c'est lui qui mène enfin la barque au moins depuis quelques temps. Il y a quelques jours il a été investi officiellement par les Japonais du titre de Protecteur de Yokohama. Depuis quarante-huit heures, à la grande rage des Anglais, notre pavillon flotte sur une colline qui commande et domine la ville (futur emplacement des casernes des marins français, d'où le nom de "montagne de France" encore de nos jours). »

Plus loin Ludovic Savatier nous livre de nouvelles impressions sur les Japonais et Yedo (ancien nom de Tokyo) :

« C'est un bien singulier peuple que les Japonais ; ils sont très fortement organisés comme puissance et gouvernement ; ils sont infiniment supérieurs aux Chinois et je trouve que sur une infinité de points ils valent bien les Européens, s'ils ne leur sont pas supérieurs. Leur but ayant toujours été de ne pas laisser pénétrer les Européens chez eux, il en résulte

que personne ne connaît bien cette nation. Aussi dans nos conversations les opinions les plus bizarres sont émises. J'ai quelques amis qui ont pu aller à Yeddo à 18 kilomètres d'ici. Ils m'en ont dit des merveilles. Ce serait la plus grande ville du monde (5 à 6 millions d'habitants) ; on lui donne 70 kilomètres de tour. Ce qu'il y a de certain c'est que la grande route qui conduit de Yeddo à Myaco (Kyoto) est garnie des deux côtés de maisons.

Ludovic Savatier nous fait ensuite le portrait des Japonais et Japonaises :

« Les Japonais sont beaucoup plus forts et plus robustes que les Chinois. Ce sont de beaux hommes ; ils ont cependant la tête un peu trop grosse et le cou court. Ils ont tous le devant et le sommet de la tête rasés ; le reste des cheveux est ramené en mèche sur le sommet de la tête ; les femmes sont généralement petites mais jolies, bien vêtues et très coquettes ; leur costume et leur coiffure sont très bizarres mais gracieux. »

Dans la lettre à ses parents datée du 11 juillet 1863, Ludovic Savatier émet une opinion sévère sur les classes supérieures de la société japonaise :

« Ces braves Japonais de Yokohama et des environs sont toujours les mêmes à notre égard, affables et polis, mais seulement le menu peuple. Quant à l'aristocratie du pays et aux castes militaires, elles nous sont hostiles et ne demanderaient pas mieux que de nous voir partir dans la crainte de voir les idées européennes faire des progrès parmi les populations. »

Les chasseurs d'Afrique débarquent à Yokohama

« Ces derniers jours (hier je crois) le Monge (avisé à vapeur) nous a apporté un renfort de

300 hommes qui ont été débarqués à Yokohama et permettent, avec le concours des autres troupes, de parer à toutes les éventualités. Telle est la situation politique actuelle, c'est-à-dire à peu près la même qu'à notre arrivée au Japon, peut-être un peu plus pacifique.

Escapades herborisantes et soirée chez les amis

« Je continue à aller toujours faire des courses à la campagne, à la recherche des insectes. Les collines des environs sont si belles que je ne puis me lasser d'aller passer des heures sous les beaux arbres qui les couronnent. Le soir je vais me promener dans la ville où je trouve souvent l'hospitalité chez un officier de la Sémiramis, un compatriote, Léonce Boulineau (de Marennes ou la Tremblade) qui est détaché à terre avec une cinquantaine d'hommes de la Sémiramis. Inutile de dire que Rochefort et les environs reviennent souvent dans la conversation... D'autres fois je vais passer une soirée à bord de la Sémiramis, où j'ai aussi quelques connaissances, en particulier le chirurgien principal.

La fin de la lettre se termine par une déclaration prophétique sur le conflit à venir :

« J'ai appris hier soir à bord de la Sémiramis que le Tancrede devait partir vers le 20 de ce mois pour Nagasaki en passant par la mer intérieure du Japon et de là se rendre à Shanghai où il ne resterait que quelques jours en attendant le Monge qui y viendrait vers le 20 août. Mais nous avons 7 jours avant d'arriver au 20 juillet et nous sommes habitués depuis longtemps à ne pas voir se réaliser les projets formés si longtemps à l'avance : il peut survenir d'ici là une marée de contre-ordres et de destinations différentes. »



Conférence avec l'amiral Jaurès 2 juillet 1863 à bord de la Sémiramis.



Le Tancred dont le médecin est Ludovic Savatier dans le détroit de Shimonoseki.

La guerre de Shimonoseki : l'expédition punitive de la Marine française de juillet 1863

La lettre du 24 juillet 1863 que Ludovic Savatier adresse à ses parents se passe de commentaire. C'est un véritable reportage de guerre en direct sur le vif. Le témoignage du médecin du *Tancred*, Ludovic Savatier, vient apporter de nouveaux détails précieux sur cette expédition punitive de la Marine française composée des deux navires, la *Sémiramis* et le *Tancred*. Notre médecin nous donne un nouvel éclairage que ne pouvait nous donner Alfred Roussin, officier à bord de la *Sémiramis*. Ludovic Savatier avait pressenti les événements :

« Je vous disais dans ma dernière lettre que nous devions partir le 20 juillet de Yokohama pour Shanghai et j'ajoutai : mais il y a encore 7 jours et d'ici là il peut se passer bien des événements. J'étais bon prophète et cependant j'étais loin de prévoir ce qui allait arriver ; personne alors ne le supposait ; or voilà qu'aujourd'hui 22, le *Tancred* fait route à petites journées pour Yokohama, et le 20 juillet, au lieu de partir pour Shanghai, nous étions à 200 lieues de Yokohama, à bombarder Simonosaki (pour Shimonoseki) et nous couvrir de gloire ; la journée en effet a été fort belle et je commence par vous dire que j'ai de grandes raisons pour croire qu'elle me vaudra le ruban rouge, ou bien il faudra désespérer de jamais l'obtenir... »

Le fils unique s'inquiète pour ses parents :

« ...je voudrais portant bien que cette lettre n'aie pas de retard, et que nous arrivions assez tôt à Yokohama, assez tôt pour partir avec les premières nouvelles qui parleront de notre combat, car si vous ne voyez pas arriver ma

lettre en même temps, vous êtes capables de me croire foutu... »

L'avis *Kien Chan* attaqué, l'amiral Jaurès décide de riposter immédiatement :

« Le lendemain du jour où partait ma dernière lettre c'est-à-dire le 15 juillet, l'amiral Jaurès apprend que plusieurs batteries japonaises ont tiré sur le *Kien Chan*, avis français qui se rendait de Yokohama à Shanghai par Nagasaki. Cette nouvelle arrivait à onze heures ; à onze heures et demie le capitaine du *Tancred* recevait ses instructions, nous recevions l'ordre de partir et à deux heures nous n'étions plus à Yokohama. Pris au dépourvu, nous n'avons pu faire aucun vivre frais, et depuis huit jours nous vivons de lard salé et de haricots secs, voilà le revers de la médaille ! Le lendemain à 4 heures, la *Sémiramis* avec un détachement de 70 zéphirs, partait pour nous rejoindre. Le 17, afin d'avoir toutes espèces d'émotions en même temps, nous recevons un fameux coup de tabac qui heureusement ne dura qu'une dizaine d'heures et a procuré à pas mal de gens, bien amarinés pourtant, une journée de mal de mer ; le 18 au matin, nous rencontrons la *Sémiramis* et le 19 au soir nous allions mouiller à côté de Simonosaki, le lieu que nous devions attaquer le lendemain ; là nous apprenons que la veille la *Sémiramis* avait rencontré à la mer une corvette hollandaise qui avait elle-même été attaquée par ces forts, avait vigoureusement riposté, mais avait reçu une trentaine de boulets dans la coque et avait eu 5 hommes tués ; quelques jours auparavant, un navire américain avait également été bombardé. Il faut avouer que toutes ces nouvelles étaient de nature à pousser l'amiral à une action énergique, et je trouve que dans cette circonstance il a agi avec beaucoup de sagesse et en même temps d'énergie. En effet vous avez vu qu'aussitôt une insulte faite au pavillon, le *Tancred* s'était mis en marche. Le châtiment est d'autant mieux senti qu'il suit de près la faute... Il fallait une réparation

prompte et éclatante, ces deux conditions ont été remplies. »

Tôt le matin de l'attaque, l'amiral Jaurès fait déposer une lettre par l'abbé Girard aux autorités de la ville de Tanoura :

« En face de la batterie qui avait attaqué le *Kien Chan* se trouve dans l'île du Kiusu (Kyushu) une petite ville avec un joli port de commerce. Le 20 au matin l'amiral y envoya une proclamation aux habitants, il leur disait que la batterie qui était en face avait insulté le pavillon français, qu'il venait pour la détruire et châtier le prince qui avait fait insulte à notre pavillon, qu'en conséquence il allait la détruire avec les canons, puis brûler les habitations du prince de Nagato, qu'il restait l'ami des Japonais qui ne lui étaient pas hostiles, qu'il se contenterait de ce châtiment jusqu'à ce que la France ait fait connaître ses intentions. Cette proclamation fut parfaitement comprise des habitants qui avaient vu l'attaque du *Kien Chan*, et toute la journée ils restèrent simples spectateurs. »

Branle-bas de combat, l'assaut est donné

« Dès 6 heures et demie nous étions en branle-bas de combat. La *Sémiramis* et le *Tancred* étaient embossés devant la batterie, à une distance d'environ 2 000 mètres. Vers 8 heures le feu fut ouvert par les deux navires. La batterie ne répondit pas : on suppose qu'elle avait été abandonnée ; à 9 heures 10 le *Tancred* reçoit l'ordre de marcher en avant afin de balayer la route qui conduit de Simonosaki à la batterie, pendant que les compagnies de débarquement iraient à terre. Nous appareillons, mais pendant ce temps les Japonais retournent à leurs pièces et quand nous nous trouvons par le travers de la batterie, à 800 mètres environ, ils nous envoient une magnifique mitraille qui fit faire casse-cou à plus d'un. On ne s'y attendait pas, il fallut quelques secondes pour se remettre aux pièces, et bientôt commença de notre côté une canonnade acharnée.

« La *Sémiramis* d'un autre côté appuyait notre feu et au bout de 20 minutes, la batterie était culbutée et son feu éteint. Le *Tancred* revint alors à son premier poste mais dans ces quelques minutes il avait été rudement atteint : les boulets sifflaient dans la mâture et bon nombre nous sont passés bien près, quelques cordages ont été coupés. Par une chance incroyable, personne n'a été blessé ! Et cependant, sur trois mâts que nous avons, deux ont été coupés ! Vous voyez qu'il faut bien que des boulets aient passé dans notre gréement pour que sur une longueur de 65 mètres deux bêttons soient atteints ; fort heureusement ces mâts ne sont pas tombés ; le petit mât de hune, coupé de part en part (et dont un éclat est tombé à mes pieds) a été maintenu en place par le gréement ; le mât d'artimon a été seulement coupé à moitié et le bout est tombé sur le pont.

« Vers 11 heures on cesse le feu un instant pour permettre aux hommes fatigués (et moi aussi) de prendre un peu de nourriture et à midi les zéphyr et les compagnies de débarquement descendent à terre à 500 mètres de la batterie, dans 7 canots armés en guerre pendant que le Tancredi et la frégate balayent les environs. On se divisa en trois colonnes ; on déploya les hommes en tirailleurs : au bout d'un quart d'heure d'une vive fusillade, on entra dans la batterie. Les pièces furent enclouées, les affûts brisés puis incendiés, les munitions et les projectiles jetés à la mer ; puis on s'avança vers les casernes, l'habitation du prince de Nagato ; là encore il y eut une vive fusillade, de nombreuses troupes arrivaient à pied et à cheval de Shimonosaki. Le Tancredi et la Sémiramis les forcèrent à rebrousser chemin et malgré une vigoureuse résistance, tout fut incendié.

« À deux heures les troupes regagnaient les embarcations après avoir rapidement accompli leur mission. Dans toute cette affaire nous n'avons eu que deux hommes atteints : deux zéphyr ; l'un a eu le bras traversé ; l'autre, et c'est plus grave, a eu le ventre transpercé d'une balle. Les troupes rentrées à bord, le Tancredi reçut l'ordre de faire un tour de promenade dans le détroit et vers 4 heures les deux navires revenaient au mouillage qu'ils avaient laissé le matin. À mon avis cette affaire a été fort bien conduite ; l'amiral a agi avec prudence en présence de forces comme celles des Japonais qui sont excessivement braves, et en même temps avec une grande énergie, car les Japonais sont d'autres lièvres que les Chinois, quoiqu'ils se sauvent moins vite qu'eux. Le résultat qui a été obtenu est dû surtout à la supériorité de nos armes qui ont une portée beaucoup plus grande, et beaucoup plus de précision. Malgré ces avantages qu'ils ont rudement éprouvés, ils n'ont lâché pied que très difficilement et se sont fait tuer à la distance où leurs armes ne pouvaient nous atteindre tandis que nos balles les décimaient. Il y a eu une quarantaine de tués et plus du double de blessés. »

Une boîte à insectes, contenant et contenu écrasés...

Ludovic Savatier garde tout son humour après le combat :

« Mais voilà le plus embêtant ! Un polisson de boulet qui pèse, ma foi, 8 kilos 200 est venu sans dire gare, se loger dans ma chambre, sous ma couchette, où se trouve une bonne partie de mes bagages. Celui-là, je l'ai entendu venir, mais j'ignorais qu'il allait venir prendre un billet de logement chez moi après avoir traversé la chambre du lieutenant. Il fallait voir nos deux chambres ! Le panneau de ma porte brisé en éclats, ma cuvette, mon pot à eau, ma



Attaque générale de Shimonosaki par les forces alliées de septembre 1864 – Aquarelle d'A. Roussin.

glace, tout ce que j'avais sur ma commode brisé ou éparpillé, quelques livres écornées, en particulier mon vieil ami Rabelais dont j'avais lu un passage la veille, puis une chaise amputée de deux jambes, les panneaux de mon armoire de couchette en éclats, en miettes ; une caisse dans laquelle sont mes provisions de tabac et cigares broyée ; une boîte à insectes, contenant et contenus écrasés ; mais peu de vêtements abîmés. En somme, avec 35 à 40 francs, peut-être 50, je remplacerai les avaries qui m'ont été faites. Je suis fort heureux de n'avoir eu que cela de brisé. Peut-être cinq minutes avant l'arrivée de ce boulet, pas même autant, j'étais venu prendre sous ma couchette quelques instruments, et j'avais pour cela déplacé tout ce qui s'y trouvait. Si, comme je l'ai craint un instant, tout se fut trouvé dans l'ordre habituel, je n'aurais plus un seul vêtement de drap ! Ah ! Diable ! J'oublie bien déjà une belle boîte japonaise démolie complètement, ce qui me coûtait bien 40 francs. Enfin il y en a d'autres, j'en prendrai une moins belle, voilà tout. La Sémiramis s'est constamment tenue à une distance trop respectueuse pour avoir été touchée. C'est quelque chose de magnifique que le tir d'une frégate à 5 000 mètres avec des canons rayés, à cette distance, à 2 heures du soir, pas un boulet n'était perdu ! »

Peut-être la Légion d'honneur :

« Le soir du combat mon capitaine était très fatigué et très occupé, il m'a prié de copier le rapport qu'il adressait à l'amiral sur la journée. Le lendemain matin il me fit appeler et me dit : "J'espère que la proposition pour la croix, que je viens de faire pour vous, sera la dernière et la bonne ; afin qu'il en soit ainsi je vous ai proposé seul du Tancredi pour la Légion d'Honneur ; je n'ai demandé que des médailles". Puisse-t-il être bientôt écouté ! »

Le lent retour vers Yokohama après la mission accomplie

« Le lendemain 21 la Sémiramis repartit pour Yokohama par la route que nous avons déjà suivie. Quant à nous, il nous fallait quelque temps avant de reprendre le large, pour réparer notre mâture ; aussi nous donna-t-on l'ordre de passer par la mer intérieure, c'est-à-dire entre Nippon et Sikok (Shikoku) où nous serions toujours à l'abri. Nous en sommes sortis ce matin ; notre mâture est réparée et nous avons fait trois jours d'un voyage très agréable. »

Au retour de cette mission punitive, la traversée de la mer intérieure est décrite dans une lettre adressée à Angèle, datée du 29 juillet :

« Notre voyage dans la mer intérieure a été ce qu'il est possible d'imaginer de plus agréable, au moins sous le rapport de la satisfaction des yeux : c'est une succession continue des paysages les plus beaux et les plus accidentés : partout des montagnes de différentes formes couvertes de verdure, des vallées magnifiques de végétation et de cultures ; je n'ai jamais vu en France de jardin aussi bien cultivé que les champs japonais. Toutes ces côtes sont très peuplées et tous les villages respirent un air de propreté et d'aisance qui fait plaisir à voir. Beau pays, beau peuple, à qui je trouve beaucoup d'analogie avec le Français pour le caractère ; les paysans sont cependant moins grossiers que les nôtres et l'emportent beaucoup sur nous sous bien des rapports. »

Dans la lettre à ses parents datée du 6 août, Ludovic Savatier revient sur ce premier épisode de la guerre de Shimonoseki :

« Depuis notre retour à Yokohama nous avons appris que le prince de Nagato avait

avoir eu 150 hommes de tués à Simonosaki et beaucoup de blessés ; il est furieux contre nous c'est notre débarquement surtout qui l'a exaspéré. Il se plaint de ce que nous avons violé le sol japonais sur lequel jamais étranger n'était encore descendu sans permission. Il prétend que nous ne sommes pas braves parce que nous nous servons de moyens de destruction qu'ils ne connaissent pas et auxquels ils ne peuvent résister. Il faut avouer que les habitants de Simonosaki ont dû être bien épatés de recevoir chez eux des obus gros comme deux fois la tête, lancés par des navires éloignés de 6 400 mètres, car c'était la distance à laquelle on a tiré sur la ville pendant que nos troupes étaient à terre. C'est effrayant ces canons rayés, ces braves Japonais en sont tout surpris.

« Mais si le prince de Nagato est furieux de cette histoire, il n'en est pas de même du Taikoun (shogun) empereur de Yedo : celui-là n'est pas fâché que nous ayons fait voir à un de ses grands vassaux (qui ne l'écoute pas toujours) qu'il n'est pas prudent de ne vouloir faire qu'à sa guise et que quand on veut mettre les Européens à la porte de chez soi, il est bien d'être en mesure de résister à leurs attaques. »

La lettre adressée à Angèle du 14 août nous donne des renseignements précis sur la présence française à Yokohama :

« Notre établissement au Japon semble prendre quelque développement, au moins à Yokohama : on y a récemment construit un fort militaire sur une des collines qui dominent la ville : ce fort est occupé par 50 matelots ; il y a dans la ville 300 chasseurs d'Afrique et on va s'occuper de construire un hôpital. »

Ludovic Savatier était pressenti pour diriger cet hôpital, où quatre autres chirurgiens vont être stationnés jusqu'en 1873. L'hôpital sera baptisé « Hôpital Jaurès » du nom de l'amiral qui commandait la division des Mers de Chine et du Japon.

Le dernier paragraphe de la lettre du 27 août 1863 adressée à ses parents nous livre une dernière ambiance sur Yokohama :

« Le retour des navires anglais à Yokohama rend passablement importantes les forces européennes qui se trouvent ici... Nous sommes en rade 23 navires de guerre tout munis de beaux et bons canons. Outre les trois navires français, la *Sémiramis*, le *Dupleix* et le *Tancredé*, il y a 16 navires Anglais, deux Américains, un Hollandais et un Prussien ; la Oville de Yokohama, devenue presque européenne, jouit, au milieu de tous ces événements, de la plus grande sérénité, gardée qu'elle est par les troupes françaises, anglaises, américaines, hollandaises et prussiennes qu'on y a débarquées sous prétexte de garder les ministres plénipotentiaires de ces puissances. »

La correspondance du premier séjour de Ludovic Savatier au Japon se termine par cette lettre du 27 août 1863 ; la suite de la correspondance n'a pas été retrouvée.

Ludovic Savatier, médecin-chef de l'hôpital de Ning Pô

Après cette première expédition punitive sur Shimonoseki, Ludovic Savatier est détaché à l'ambulance du port de Ning Pô en Chine du 22 septembre au 21 octobre 1863. Il y fait la connaissance de l'ingénieur de la Marine Léonce Verny, qui dirige le chantier de construction de quatre canonnières. Notre médecin est promu chirurgien de Première classe le 22 novembre et reste maintenu sur le *Tancredé*, dont le capitaine Julhiet a été remplacé par le lieutenant de vaisseau Oscar Georges Petit le 3 septembre 1863.

Le 1^{er} mars 1864, Ludovic Savatier est pris en compte sur la *Sémiramis*, frégate à vapeur de 517 hommes d'équipage, sur laquelle est aussi embarqué Alfred Roussin et son ami Léonce Boulineau ; la *Sémiramis* est commandée par le capitaine de vaisseau Le Couriault du Quillot, et sert de navire amiral pour l'escadre des Mers de Chine et du Japon commandée par l'amiral Jaurès. Il est envoyé

ensuite à Ning Pô pour cette fois y diriger l'Ambulance du chantier naval ; il retrouve l'ingénieur en chef Léonce Verny, avec qui il se lie d'amitié.

En plus des hommes de la Marine, il soigne tous les blessés du Corps franco-chinois. Comme à tous les postes qui lui ont été confiés, Ludovic Savatier, apporte beaucoup de sollicitude dans le traitement des malades qu'il est appelé à soigner. Il sait très bien concilier avec les exigences des différents services, il donne à ses malades les soins éclairés et assidus, il indique les bonnes précautions hygiéniques et par son zèle et son dévouement sait se faire apprécier et aimer de tous. Il en oublie de prendre des congés pourtant bien mérités. Fin août 1864, il rembarque sur la *Sémiramis* qui rejoint une armada alliée à Yokohama, préparant la deuxième attaque sur Shimonoseki.

La guerre de Shimonoseki : l'expédition alliée

Comme nous le signalions plus haut, malheureusement aucune lettre de Ludovic Savatier n'a été retrouvée sur la période septembre 1863 à janvier 1866, aussi nous conseillons au lecteur intéressé à suivre en détail la deuxième bataille de Shimonoseki de se reporter au livre d'Alfred Roussin.

Une flotte de 17 navires (neuf Britanniques, trois Français, quatre Hollandais et un Américain), commandée par l'amiral britannique A.L. Kuper, bombarde les fortifications du détroit de Shimonoseki dès le 5 septembre, puis les troupes des quatre pays débarquent et attaquent ces fortifications dont elles s'emparent et qu'elles détruisent. Le daimyo de Chôshû, contraint à la négociation, accepte de conclure la paix en s'engageant à laisser libre passage aux navires étrangers dans le désormais célèbre détroit, à leur vendre du charbon de bois, de l'eau et des vivres et à les traiter amicalement ; il accepte de ne pas réparer ni de reconstruire les fortifications. Une indemnité de 3 millions de dollars mexicains est demandée au shogunat qui s'en acquitte de la moitié. Le solde sera réglé plus tard par le nouveau gouvernement de Meiji.

Le retour en France

Ludovic Savatier reste ensuite à son poste sur la *Sémiramis* qui poursuit sa campagne en revenant vers l'Europe par Nagasaki, Hong-Kong, Batavia, Saigon, Saint-Denis et le Cap. Le 19 juin 1865, il s'embarque sur le *Britan*, navire de commerce, pour la traversée du Cap de Bonne-Espérance vers la France afin de rejoindre à temps sa nouvelle affectation à l'Hôpital Maritime de Rochefort.

Il profite de ce retour au pays après trois ans d'absence, pour soutenir à la Faculté de Médecine de Strasbourg, le 21 décembre 1865, sa thèse de doctorat intitulée « Quelques consi-



La *Sémiramis* 1864 Cliché d'Apollinaire Le Bas. Coll. du Dr. Joseph Dubois, Musée Guimet.

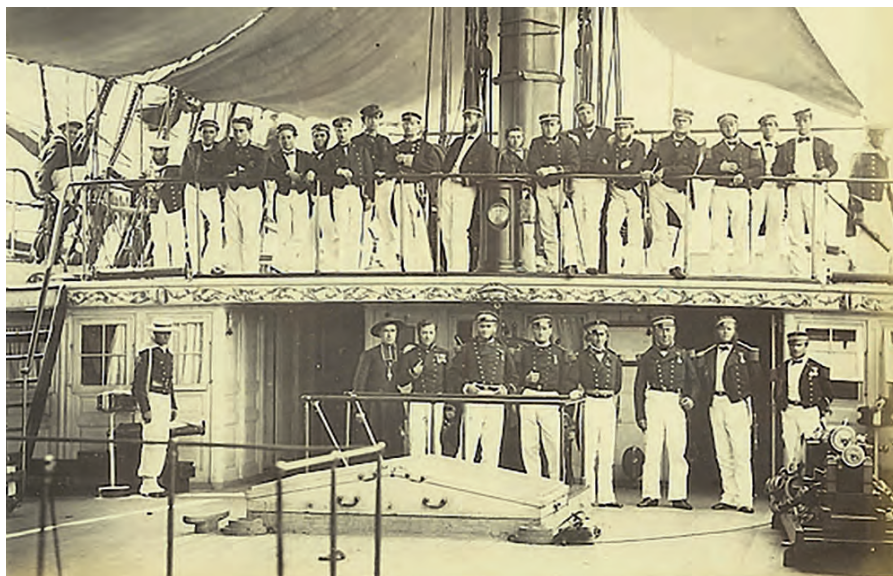
dérations sur l'enchondrome » avec laquelle il obtient le grade de docteur en médecine.

Immédiatement après, le nouveau docteur doit une fois encore faire ses bagages en direction du Japon. En effet, le 1^{er} décembre 1865 il a été mis à la disposition du Gouvernement japonais, affecté à l'arsenal de Yokosuka où Léonce Verny lui propose la direction de l'hôpital, poste qu'il accepte avec enthousiasme.

Fin de la première partie (à suivre)

La deuxième partie nous ramènera au Japon, à Yokosuka, sur le chantier naval en construction, et dans de nombreuses régions reculées du pays où le savant botaniste, Ludovic Savatier, obtient exceptionnellement l'autorisation d'aller herboriser.

NDLR : Remerciements à Philippe Danjou (Bx 60) pour son aide.



L'équipage de la Sémiramis.